

l'art ne commémore. Il n'est pas fait pour garder une mémoire, et lorsqu'il est mis en œuvre sur un monument, il n'y est pas la part du mémorial. La preuve en est, s'il en fallait une, qu'il y a des monuments sans art, tandis qu'aucune œuvre d'art n'est comme telle un monument. Si l'art, en général, a un rapport avec la mémoire, c'est avec l'étrange mémoire de ce qui ne s'est jamais déposé dans un souvenir, qui n'est donc susceptible ni d'oubli ni de mémoire – car nous ne l'avons jamais vécu ni connu –, et qui cependant ne nous quitte pas : ce qui, sous les noms de beau ou de sublime, de terrible ou de gracieux, d'éclatant ou de touchant, est pour nous, depuis si longtemps (depuis toujours ?), la « spendeur du vrai », c'est-à-dire à la fois son éclat et son éclair, sa

foudre, son évidence et son secret. Aucune anamnèse ne remonte à lui, mais chaque geste de l'art est tendu vers son irruption, s'en approche à la frôler, et s'il le faut à s'y brûler ou à s'y déchirer lui-même. L'art est ce qui s'excède toujours vers ce qui précède ou qui lui succède, et par conséquent aussi vers sa propre naissance et vers sa propre mort. Il est toujours l'art de s'enfoncer en deçà ou de se jeter au-delà de soi.

L'immémorial est par excellence ce qui précède la naissance : l'absent de tout souvenir vers qui remonte sans fin une mémoire infinie, hypermémoire ou plutôt *immémoire*¹. En deçà ou au-delà du mémorial, c'est-à-dire au-delà et en deçà du soi et du sujetivable : l'outre-monde (la mort, en ce sens), non pas hors du monde mais présent ici même.

De l'avant-la naissance – avant *de* la naissance, *avant* comme on dit dans l'Église

1. Cf. *Immemory*, le CD-ROM de Chris Marker (Centre Pompidou, 1998), où il ne s'agit pas d'une privation, mais bien d'un débordement de mémoire, d'une mémoire se délivrant d'elle-même.

romaine, ou bien naissance de la naissance, naissance à la naissance même – la légende chrétienne a recueilli une figuration dans la scène dite de la « Visitation » (dont la provenance est elle-même à coup sûr immémoriale). Les peintres se sont intéressés à cette scène, qui est une scène de piété plus que de théologie, une scène d'émotion et de surprise, d'étrangeté par rapport aux scènes plus canoniques et dogmatiques qui l'encadrent et qui se croisent en elle, de l'« Annonciation » et de la « Nativité ».

Nous regardons une *Visitation* peinte par Pontormo, celle qui est à l'église de Carmignano (non celles, antérieures, de Florence)¹.

Marie, après avoir reçu l'ange de l'Annonciation, apprend que sa cousine Élisabeth connaît une grossesse que son âge

1. En même temps, il faudrait pouvoir regarder *The Greeting*, l'installation vidéo et son créée par Bill Viola pour la Biennale de Venise de 1995, dont la scène transpose, rejoue ou re-présente la peinture de Pontormo.

avancé interdisait d'espérer. Elle en est déjà au sixième mois. Marie lui rend visite. (Aucune raison n'est donnée. Tout se passe comme si le miracle devait se confirmer par sa duplication.) La *visitatio*, en latin ecclésiastique, n'est pas une simple visite : c'est une démarche pour se rendre compte, pour examiner et pour éprouver ou pour faire éprouver quelque chose. Le mot a pu signifier ce qui est dû à une visite de Dieu, épreuve ou grâce.

De fait, lorsque Marie (à gauche sur la toile) arrive chez Élisabeth et la salue, celle-ci « est remplie de l'esprit et dit avec un grand cri : "tu es bénie entre toutes les femmes et béni le fruit de ton sein ! Et d'où que la mère de mon seigneur vienne à moi ? Voici en effet : lorsque la voix de ta salutation est arrivée à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'exultation en mon sein" ». À quoi Marie répond par ce que l'on désigne comme le *Magnificat*. La scène est dans Luc¹, l'évangéliste de l'en-

¹ L. I, 39-56 ; elle est absente des trois autres du canon chrétien, et a quelques correspondances chez des Apocryphes.

fance, qui est aussi le patron des peintres pour avoir, dit sa légende, peint le portrait de Marie, ainsi que plusieurs peintres l'ont représenté (son livre est donc comme un portrait, une image fidèle). Le fils d'Élisabeth sera Jean-Baptiste, « le précurseur » : c'est lui qui dans l'obscurité du ventre a tressailli sous la voix de celle qui est enceinte de l'Esprit.

La scène est donc tout entière spirituelle ou pneumatique par excellence : l'essentiel y est dérobé aux yeux et passe par les voix, par une touche de voix qui fait sursauter l'intime et le non-né dans l'invisible. Ce qui se passe est un éclair de l'esprit entre deux présences absentes, deux vies en retrait de l'existence, aussi immémoriales qu'elles sont inattendues et improbables, dans les ventres clos d'une femme stérile et d'une vierge. En un sens, c'est un pur défi pour la peinture, si du moins la peinture n'est pas en fait toujours vouée à relever un défi au visible. Disons qu'avec ce sujet, l'invisible doit nous sauter aux yeux.

Le peintre va droit au cœur ou au sein de l'affaire, c'est-à-dire du mystère. Il ne